Document generated on 08/13/2025 10:28 a.m.

Relations

RELATIONS

Entrer en relation(s)

Anne Fortin

Number 798, September–October 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88779ac

See table of contents

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)
1929-3097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Fortin, A. (2018). Entrer en relation(s). *Relations*, (798), 44–44.

Tous droits réservés © Relations, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Entrer en relation(s)

Anne Fortin

L'auteure est théologienne

Les Relations des Jésuites de la Nouvelle-France commencent dès 1616. C'est une littérature de voyage passionnante remplie d'observations sur la culture, la société et la langue de peuples inconnus. Ces écrits ont instauré un lien inédit entre les nouveau et ancien mondes et ont déplacé l'axe de référence pour penser le monde. Tant leurs lecteurs que leurs auteurs étaient transformés par la rencontre de l'autre.

Les Relations ont ainsi joué un rôle fondamental dans notre histoire. Elles ont mis en discours la difficulté de la rencontre de l'autre. Ce passage par l'acte d'écriture a ouvert un chemin que la revue *Relations* cherche toujours à parcourir. Tout comme pour les premières Relations, la revue permet aujourd'hui de prendre une distance par rapport aux événements en prenant le temps de la traversée de récits, d'analyses, d'études, pour penser le monde. Dans la revue, l'immédiateté de l'opinion indignée fait place à l'écoute patiente du sens de ce qui se dit « ailleurs » et « autrement ».

Les Relations du XVII[e] siècle ouvraient le temps et l'espace des lecteurs parce qu'elles redéfinissaient leur paysage ; entre autres, la conception d'un Dieu omniscient, omnipotent, immuable et dominant était ébranlée par des récits déconcertants. L'*ailleurs* redéfinissait l'*ici*, qui ne pouvait ainsi plus prétendre à l'universel. Aussi, les présentes lignes veulent-elles honorer l'héritage de ce « point de vue » décentré.

En effet, tout comme les premières Relations, ce texte est écrit d'*ailleurs*, parmi les Palestiniennes et Palestiniens chrétiens et musulmans sous occupation militaire. De ce lieu, le poids des mots prend toute sa mesure. Nulle parole n'est pertinente si elle n'est d'abord à l'écoute de ceux et celles qui sont bloqués de « l'autre côté du mur ». Le point de vue du Dieu (des) vaincu(s) doit être écouté depuis le lieu choisi par Dieu : de cet autre côté du mur.

Le mur, comme autrefois l'océan séparant les continents, départage la description des mêmes événements. D'un côté, l'on parle de la menace de pierres lancées par des terroristes. De l'autre, les mêmes gestes sont nommés résistance contre l'occupation belligérante. Où la « vérité » se tient-elle ? De quel côté du mur « Dieu » se tient-il ?

Pour rendre les choses encore plus complexes, lorsque nous parlons de non-violence, les Palestiniens préfèrent l'expression de « résistance créatrice ». Selon eux, l'expression « non-violence » est la négation d'une négation qui n'engendre pas nécessairement une action positive. Et pour eux, il est impossible de perdre de vue le but de l'action : il s'agit de résister pour demeurer en vie.

S'il y a encore un peuple palestinien en Palestine, cela tient sans doute à la créativité qu'ils mettent en œuvre pour créer la vie. En arabe, le terme *sumud* décrit l'attitude qui consiste à demeurer en paix lorsque la paix est absente. Pour eux, la paix n'est pas seulement l'absence de conflits, c'est l'art de vivre une paix intérieure au milieu des conflits. C'est une action créatrice. À la violence peut répondre la violence, le choix de la non-violence, ou encore la sortie de l'engrenage de la violence par une résistance créatrice.

Reprendre la parole dans l'esprit des Relations aujourd'hui, c'est comme écrire du point de vue de « l'autre ». Et ce point de vue permet de voir que les Empires vont et viennent, qu'ils s'écroulent et disparaissent. Et que ce sont alors les pauvres et les humbles qui restent et qui héritent de la terre. « Heureux les humbles, car ils hériteront de la terre » (Matthieu 5, 4). L'histoire du peuple palestinien est grevée de la vérité d'un Dieu vulnérable. Dieu, quoi qu'en disent les Empires, n'est ni omniscient, ni omnipotent, ni immuable ni dominant. Ce Dieu-là, qui a accompagné les armées, est reparti avec ses armées. Ne reste qu'un Dieu vulnérable, tel que la parole de Jésus l'exprime à l'intersection du silence de Dieu et du silence des opprimés.

Les pieds de Dieu attendent que l'on marche avec lui de l'autre côté du mur, pour déplacer l'axe autour duquel est pensé le monde.

Mais pour le voir, il faut se retourner et voir les choses d'en bas, là où Dieu choisit d'habiter. Les Palestiniens reconnaissent Dieu là où personne ne le voit et habitent avec lui au cœur de leur quotidien. Le Dieu qu'ils voient est celui qui a renoncé à la violence. Ce Dieu-là, on ne s'y trompe pas, c'est bien celui qui est annoncé aux rejetés et aux exclus. Les Palestiniens, tout comme Dieu, savent le prix de la renonciation à la violence. Comme Jésus, de la crèche à la croix, ils savent ce qu'il en coûte de ne pas être compris des puissants – ou des fils de presse occidentaux.

Ils savent que leur vérité, ancrée dans la chair, ne peut être que vécue. Tout comme plusieurs Palestiniens chrétiens qui, partageant le jeûne du Ramadan de leurs frères et sœurs musulmans, ressentent dans leur chair les paroles d'Isaïe : « Le jeûne qui me plaît, n'est-ce pas ceci : faire tomber les chaînes injustes, délier les attaches du joug, rendre la liberté aux opprimés, briser tous les jougs ? N'est-ce pas partager ton pain avec celui qui a faim, accueillir chez toi les pauvres sans abri, couvrir celui que tu verras sans vêtement, ne pas te dérober à ton semblable ? » (Isaïe 58, 6-7).

Cette vérité-là ne se prouve pas. Elle ne peut qu'être vécue et partagée. On a la théologie d'où l'on a les pieds, disait l'un de mes maîtres. Les pieds de Dieu attendent que l'on marche avec lui de l'autre côté du mur, pour déplacer l'axe autour duquel est pensé le monde.